

Mme du Deffand, cette stoïcienne

PAR CLAUDE ARNAUD

Comment croire encore en la vie lorsqu'on se sait fait pour mourir ? N'aurait-il pas mieux valu échapper au « malheur d'être né », qui accable les espèces « de l'ange jusqu'à l'huître » ? La question hante les milliers de lettres que la marquise du Deffand (1697-1780) échangea avec Voltaire, d'Alembert, Montesquieu et Walpole, l'esthète anglais dont elle tomba désespérément amoureuse à près de 70 ans. Cette envie d'abandonner la partie qui nous gagne parfois, cette pulsion de mort, que Freud baptisera un siècle et demi plus tard, était le renard qui rongait le foie d'une femme qui doutait de tout, d'elle en particulier. Un esprit viril, miné par l'aquoibonisme...

Mme du Deffand était évidemment plus familière des stoïciens que de l'Eveillé. Mais son pessimisme la rapprochait malgré elle de ce bouddhisme spontané que radicalisa Schopenhauer et qui estime que tout n'est que fumée. Convaincue qu'on ne peut faire quelque chose à partir de rien, elle n'adhérait à aucune foi, à nulle philosophie. L'écriture même ne pouvait contenir l'hémorragie métaphysique d'une femme qui, devenue aveugle, resta une exceptionnelle observatrice de la comédie humaine, comme en témoignent les inoubliables portraits qu'elle fit des habitués de son salon littéraire. Affublée d'une lucidité toxique, la marquise ne supportait ni l'ennui ni la solitude, encore moins les mensonges censés nous protéger du néant.

L'épistolière dont Cioran fit le flambeau de l'incrédulité à la française, à l'égal d'un Chamfort, trouva à son tour en Benedetta Craveri une portraitiste hors pair, voilà trente ans. Aujourd'hui réédité, avec une préface de Marc Fumaroli éclairant son emprise intellectuelle sur Voltaire, « Madame du Deffand et son monde » consacre la perspicacité prémonitoire de l'essayiste italienne : avant même Chantal Thomas ou Sofia Coppola à sa façon, la petite-fille de Benedetto Croce relança notre curiosité pour l'avant-1789, cet âge de la conversation auquel elle consacra en 2003 une somme indépassée. Largement traduite depuis, cette vie de Mme du Deffand revient donc couronner une *francesista* qui perpétue elle-même, entre Rome, Naples et Paris, cette sociabilité éclairée et joyeuse sans laquelle l'Europe ne serait plus qu'un terminal touristique ■



Benedetta Craveri.

UNE FEMME QUI DOUTAIT DE TOUT, D'ELLE EN PARTICULIER. UN ESPRIT VIRIL, MINÉ PAR L'AQUOIBONISME...

« Madame du Deffand et son monde », de Benedetta Craveri, trad. de l'italien par Sibylle Zavriew (Flammarion, 664 p., 26 €)